

AVAIT GLISSÉ  
AU FOND  
D'UN Puits

# 36 H D'ANGOISSE SOUS PARIS



CHEMIN LOUVE  
AVENUE DE TROCAR

Les anciennes carrières  
souterraines de Paris  
constituent un monde parallèle  
très prisé des jeunes.  
(Photo: E. Bouchard) L'U.F.A.B.D.

Mathieu se souviendra longtemps de sa virée dans les carrières du 16<sup>e</sup> arrondissement. Les pompiers l'ont sorti du trou

Mathieu voulait faire une fête originale. Gagné : il a fini « au trou ». Coincé dans le ventre de Paris, pendant trente-six heures. Un jour et demi sous le bitume de la capitale... à attendre d'hypothétiques secours. Et sans doute, à regretter amèrement d'être entré dans la carrière.

Parce que c'est bel et bien dans une de ces fameuses « carrières », où jadis on exploitait sable ou craie, que ce jeune homme de 21 ans a été retenu prisonnier.

## Lumière

Aujourd'hui, Mathieu est dans une chambre de l'hôpital Ambroise-Paré, à Boulogne, où il ne lui reste plus qu'à se remettre d'un sautier en sous-sol qui s'est terminé lundi, à 23 h 30.

Nerveux, Mathieu. Excité par la curiosité que son aventure a suscitée. Un peu inquiet, aussi. « Je n'ai pas envie que tout ça me retombe dessus. » Et chanteux : « J'ai quelques blessures dans le dos, seulement. Aucune opération n'a été envisagée pour moi. »

Ce n'était pas une « rave », la fête organisée par Mathieu et ses potes. Ni une de ces « mega-teufs »

avec plein de monde, plein de bruit, plein d'effets de lumière et de kilowatts de sono. « Non, il n'y avait pas beaucoup de monde. » Si peu, que Mathieu a fini tout seul. Au fond.

Samedi soir, Mathieu et une amie quittent la java organisée dans les anciennes carrières. Mais les tripes de Paris ne leur font pas de cadeau. Ils déambulent à travers les couloirs, passages, tournent, retournent. Il faut bien qu'ils se l'avouent. Ils sont perdus. Un geste maladroit ? Une trappe invisible ? Manque de lumière ?

Soudain, le sol se dérobe sous les pieds de Mathieu. Il vient de chuter dans un « puits ». Un mini-gouffre d'une dizaine de mètres de profondeur. Il git au fond. Pas de blessure grave. Mais impossible de remonter. Englué comme une mouche prise dans une bouteille. Alors, sa copine tente la seule carte qu'il leur reste. Trouver la clef du labyrinthe. Retrouver la surface. Son air, ses mains secourables.

Elle part. Mathieu reste seul, pris dans une nasse



Les spécialistes ne descendent jamais sans leur équipement complet.

de ténèbres qui l'enveloppe, pénètre ses pores, l'engloutit. Et pourtant, il dira, après son aventure : « Que voulez-vous faire dans ces cas-là ? Il faut attendre, c'est tout. »

Pendant trente-six heures, son amie vit son calvaire à elle. Tâtonner, aller et venir, lutter pour sortir du cercle infernal. Trente-six heures pour dénicher une issue... qui n'était en fait située qu'à mille mètres de son point de départ.

## Trottoir

Alors, victoire de la demoiselle. Sous la forme d'une plaque d'égout, au sommet d'un escalier de pierre en colimaçon. En haut, le ciel noir de Paris, le trottoir de la rue Freycinet (16<sup>e</sup>). Un point d'accès que les cataphiles connaissent bien, tout comme les riverains qui voient régulièrement disparaître et émerger des jeunes du trottoir, presque chaque week-end.

Bref, il est environ 23 h 30 lorsque les pompiers de Paris sont enfin avertis. Sur-le-champ, les hommes du Groupe de reconnaissance, d'exploration et de plongée sont envoyés sur place.

Deux heures après, le jeune homme est retrouvé. Le médecin de la brigade lui apporte les premiers soins. Pas grave. Ce qu'on appelle en langage de secours « un cas léger ».

Mathieu est évacué sur Ambroise-Paré. Peut-être aussi pour méditer sur la chance qu'il a eue. Et un peu, quand même, sur son infortune.

Jean-Frédéric TRONCHE

## En dessous, tous les flics s'appellent Eric

Une termitière sous la ville. Longue de 285 kilomètres. De quoi rallier Paris à Limoges, en évitant les autoroutes. Monde parallèle, les anciennes carrières souterraines où l'on exploitait le gypse (au nord, sous les 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements) et le calcaire grossier (5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> arrondissements) fourmillent toujours. Oh, plus de coups de pelle ou de pioche. Mais des hommes. Jeunes ou

moins jeunes. Les uns s'amuse, les autres surveillent.

Il y a d'abord « ERIC ». L'Équipe de recherches et d'interventions en carrières. La police. Parce qu'il est interdit de circuler dans les sous-sols de Paris. Et encore moins d'y commettre des dégradations. Et puis, les services spécialisés de la mairie de Paris qui auscultent en permanence les galeries. Pour voir si elles bennent le choc et si l'on ou peut

accorder des permis de construire, au-dessus de ce véritable gruyère.

Michel Hameroux, ingénieur aux travaux de la Ville de Paris, les connaît bien, ces souterrains-mystères. Et lutte à sa manière pour que les cataphiles y soient moins nombreux. « Il y a à Paris deux cents accès comme celui de la rue Freycinet, dans le 16<sup>e</sup>. »

Des « tampons », ressemblant à des bouches d'égout que nous faisons souder en permanence et

qui sont systématiquement arrachés, dessoudés par les cataphiles, malgré l'arrêté du 2 novembre 1955 interdisant cette pratique. Ils risquent une contravention. Et surtout de se perdre ou d'avoir un accident.

« Quand nos mineurs-pécialistes - c'est-à-dire des spécialistes qui connaissent le terrain - descendent, ils sont équipés de casques, de bottes et surtout... d'une cartographie détaillée. »

## Moi, Manu, cataphile

Huit ans au fond. Depuis 1985, Manu mène une double vie. D'abord, son boulot très sérieux dans une boîte très sérieuse. Ça, c'est pour la surface. Mais aussi des nuits entières passées dans les tripes de terre, de ciment et de pierre de la capitale. Docteur Manu et Mister Hyde, en somme.

Sa maladie ? La cataphilie. Comment on la contracte ? « Par goût de l'aventure, pour braver un interdit, réaliser un rêve d'enfance. Et puis, en fin

de compte, on découvre la beauté, l'histoire de ces lieux. C'est ce qui m'est arrivé. Moi, j'y descends depuis longtemps maintenant. Mais, la plupart du temps, les gens qui fréquentent les sous-sols de Paris sont des lycéens ou des étudiants qui, pendant une période limitée, y descendent très fréquemment. Jusqu'à ce que ça leur passe. »

En revanche, il y a des dangers : « Le plus important, c'est d'avoir une lampe et des piles de recharge. Ce sont des gens

qui ont négligé cet équipement que doivent venir récupérer les pompiers. »

Incollable sur les couloirs, les puits d'accès (de moins en moins nombreux, parce que fermés par la mairie) ou les réseaux de galeries (le plus important est le « grand réseau sud » qui galope sous les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup>). Il s'intéresse peu aux fêtes underground, comme celle qui a mal terminé pour le jeune Mathieu.

« Bien sûr qu'il y en a. Plus autant que dans les

années 80, mais il y en a. Chaque week-end, il peut y avoir deux cents personnes dans les carrières. Et des gens pas si marginaux qu'ils veulent bien le laisser croire. » Et, si on évoque les skin-headers, adeptes de messes noires ou autres dépouilleurs qui rôdent dans les sombres coursives du ventre de Paris, Manu sourit.

Son message, en résumé : « C'est pas pire en dessous qu'au-dessus. »